
Pour la réforme classique de l'enseignement secondaire.

Numéro d'inventaire : 1979.30991

Auteur(s) : Jean Bever

Type de document : article

Date de création : 1923

Inscriptions :

- nom d'illustrateur inscrit : Isabey

Description : Article découpé dans une revue.

Mesures : hauteur : 210 mm ; largeur : 235 mm

Notes : Analyse critique du recueil de discours publié par Léon Bérard, discours prononcés au Conseil supérieur de l'Instruction publique et à la Chambre et réflexion sur le Décret de mai 1923 sur la réforme de l'Enseignement secondaire élaboré par le même homme.

Mots-clés : Conception et politiques éducatives

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill.

POUR LA RÉFORME CLASSIQUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Par M. Léon BÉRARD
(Librairie Armand Colin, éditeur)

C'est un pendant délicieux à l'*Institution des enfants*, que ce recueil de discours publiés par M. Léon Bérard et prononcés par lui au Conseil supérieur de l'Instruction publique et à la Chambre pour défendre son Décret de mai 1923, sur la réforme de l'Enseignement secondaire. Comment en relisant ces véritables « essais » de pédagogie, qui fourmillent d'observations piquantes, de pensées subtiles, de traits malicieux, où le scepticisme le plus enjoué voisine avec une foi ardente et un culte profond du devoir, ne pas songer à Montaigne ? Non pas que M. Léon Bérard s'endorme sur le mol oreiller de la paresse, non pas qu'il fuie les devoirs de sa charge devant les fléaux qui peuvent le menacer, non pas qu'un trop commode que sais-je ? ne lui interdise d'affirmer hautement sa conviction, de défendre avec courage ses idées. Mais il y a dans ses discours, cette ironie, cette coquetterie d'esprit, cet alexandrinisme, qui donnent à la vérité pédagogique, une souriante beauté et lui permet de sortir de son puits de science toute nue, sans le péplum rouge des harangues officielles ordinaires. Tel que nous présente le problème de l'institution des enfants l'atticisme de M. Bérard, nous lui découvrons le même attrait particulier, que lui avait donné Montaigne.

Le démon qui inspirait Socrate, les aidait sûrement à parfaire leur maïeutique. L'ironie, avec le sens que Platon attache à ce mot, semble être la méthode de M. Bérard. Il interroge ; il interroge le Conseil supérieur de l'Instruction publique, il interroge ses subordonnés, il interroge la Chambre et de toutes les incertitudes, de toutes les contradictions, il tire un système d'éducation, que ses adversaires semblent vouloir détruire, alors qu'en réalité ils sont tout à fait d'accord avec lui.

Mais tandis que ceux-ci n'ont pas la reconnaissance chevillée à l'âme pour l'antiquité, qui les a nourries, M. Léon Bérard fait à haute voix sa prière sur l'Acropole et ne craint pas de livrer en son recueil exquis le miel, qu'il butina sur les fleurs latines.

Ce qui est particulièrement piquant dans la discussion instituée à la Chambre sur le nouveau décret, c'est que ses détracteurs sont précisément des fils bien doués et très sages de l'*alma mater* gréco-latine. Un ancien professeur de rhétorique, un lettré, qui médite du latin mystique sous le porche patiné des cathédrales gothiques, ne craignent pas de vouloir frapper l'antiquité, qui offrant son sein à leurs coups, peut leur dire « Vos quoque... » Ces enfants, qui pourtant doivent leur carrière, les joies les plus pures de leurs cerveaux, les principes mêmes de leurs actions à la discipline antique, la désavouent et ne veulent pas que les autres, les parents pauvres, en profitent. Et ils traitent de rétrograde, ce ministre qui souhaite qu'un petit Français, dise : « Je cherche la solution d'un problème » au lieu de « Je solutionne une question ».

A tout prendre, il me semble que la réaction n'est pas où l'on pense : Vouloir donner à pleine main aux jeunes, riches ou pauvres, ouvriers ou bourgeois, les fruits de la culture gréco-latine, vouloir orner l'esprit de tous des plus belles pensées, des plus nobles préceptes, vouloir que la race française reste continuellement en communion avec ses plus lointaines origines, vouloir que tous les Français connaissent les joies ineffables de l'esprit, cela n'est point de la réaction, c'est de l'action et de la bonne !

Mais après s'être soi-même, dans le confort du cabinet, délecté du miel de l'Hymette, priver les

relle des anciens et des modernes ? Pourquoi dresser, comme avant 1902, deux jeunesse l'une contre l'autre ; les modernes et les classiques, les paresseux, les bêtes à concours, le *cancre* (qu'on nous pardonne ce néologisme) et le mandarinat ? Pourquoi toutes ces catégories de 1902, toutes ces sections A B C D, véritable manteau d'Arlequin, dissimulant une véritable comédie d'enseignement. Pourquoi cette dualité de professeurs de lettres, dont l'un à l'exemple de M. Souday, ne voit en Bossuet qu'un piètre apologiste, alors que l'autre porte Du Bartas sur les cimes les plus élevées, de Parnasse aux côtés de Chénier, de Lamartine et de Hugo ? Pourquoi défendre à un brave commerçant, à un actif industriel, de connaître le français, de vivre de la curieuse et attachante vie des mots, de penser avec Plutarque et Tacite, de rire avec Horace, et de rêver avec Virgile ? Et sans même aller si loin, tout Français ne doit-il pas, à l'instar de l'honnête homme qui ne se piquait de rien, savoir lui aussi, quelque chose de ses traditions et de la vie elle-même de sa patrie. Comprendra-t-il le sens de l'évolution nationale, s'il en ignore les origines, s'il n'en a pas sondé les assises profondes. Tout cela est tellement évident que l'affirmer est un truisme.

M. Bérard ramène ainsi la jeunesse française à la source même de notre génie : et cette source, comme elle est cristalline, comme elle est délectable ; elle a la fraîcheur de l'Attique, elle donne à qui s'en abreuve la force et la vigueur de Rome.

Désormais, combien la lecture des chefs-d'œuvre classiques, combien l'histoire, combien l'étude du Droit vont prendre de relief et d'intérêt. Avec sa culture gréco-latine, l'enfant pourra saisir les nuances les plus délicates d'un texte, comprendre les institutions, qui régissent les siècles passés.

Et qu'importe si l'industriel ou le commerçant emporté dans la course effrénée vers le gain et les affaires a consacré plusieurs années au latin ? Tout le monde sait, et M. Bérard mieux que personne, qu'il l'aura vite oublié ; mais il en aura reçu l'empreinte bienfaisante. Le fer n'a-t-il pas besoin du minium pour ne pas succomber aux atteintes du temps ?

En résumé disons qu'au Banquet de l'Enseignement, il n'y aura plus d'infortunés convives ; au menu figurera le plat latin traditionnel, mais ceux qui le désireront, pourront se faire servir des suppléments étrangers. Ceux qui ne voudront pas travailler pour l'amour du grec, pourront après deux ans et demi passés dans le jardin d'Épique, s'adonner aux études des langues vivantes. Mais combien les esprits seront forts, qui auront tous goûté de la potée du Latium ! Et les rapports des ingénieurs seront mieux rédigés, et les juristes seront plus subtils, habitués à jongler avec les subtilités des textes, et le brave homme tout court, qui vous recevra chez lui, ornara sa conversation de quelques vers antiques, ou mieux, parlera enfin le français. Sans compter que les futurs ministres de l'Instruction publique sauront eux aussi s'exprimer dans la langue de Rabelais, de Racine et de Renan sans l'aide cordiale de nombreux mots anglais. Et que grâce soit rendue à M. Léon Bérard, d'avoir fréquenté le Portique, il lui doit son éloquence exquise et sa pénétrante philosophie.

Jean BEVER.



M. Léon Bérard. (Cl. Isabey.)

autres de ce dessert divin, cela est simplement de l'égoïsme et de la réaction.

C'est dire au menu peuple, aux *minores* comme les appelait le Bas-Empire : « Pour tous, pas de latin, pas de grec, c'est trop difficile, ça ne sert à rien ; nous, oui, nous le savons, nous le lisons, mais dans le fond, nous aurions pu nous en passer... » Et pourtant l'Ecole Normale mène parfois à la politique... Un tel mandarinat est inacceptable. Que les parents le veuillent ou non, le latin et le grec doivent permettre aux enfants d'avoir la tête bien faite plutôt que bien pleine et aux écoliers, qui apprennent le français, à en connaître l'âme elle-même. Pourquoi laisser ouverte cette que-



Pisart, vainqueur de la Coupe, prenant le virage du cimetière.

Rich devant Pelletier, Bidot et Canteloube.
FOOTBALL. — La saison de football a commencé dimanche dernier avec une douzaine de rencontres dans la région parisienne.

La rencontre de beaucoup la plus intéressante fut celle du C. A. S. G. au stade Jean Bouin à Colombes, avec le Stade Havrais, qui fut battu par 2 buts à 0.

En Province le S. C. Fives Lille battait l'A. S. de Tourcoing par 7 à 0.

Le Club Français battait le R. C. Roubaix par 5 à 0. et le C. A. de Paris l'emportait par 3 buts à 1 sur l'Union Sportive de Tourcoing.

S. B.

L'AUTOMOBILE

A BOULOGNE-SUR-MER

C'est par l'inauguration du monument Georges Boillot qu'a été ouvert, le vendredi 31 août, le grand meeting automobile de Boulogne-sur-Mer. Un public nombreux, de sportsmen, de techniciens avait tenu à rendre hommage au grand coureur dont le monument s'élève auprès des tribunes de la Croix-Botte, en bordure du circuit où Boillot triompha souvent.

La première journée avait réuni 120 engagements ; trois épreuves ont été disputées : l'une sur 3 kilomètres en terrain accidenté, l'autre sur 1 kil. en palier, départ lancé, la 3^e sur 500 mètres en côte, départ arrêté. Les meilleurs temps ont été réalisés : sur les 3 kilomètres par Leyland, en 1 m. 1 sec. 2/5 sur le kilomètre par Vuillamy en 34 sec. 15. sur les 500 mètres par Péan en 21 sec. 2/5. Les grands Prix réservés aux voitures et aux cyclecars ont eu lieu samedi — les concurrents avaient à couvrir douze tours du

circuit. L'Américain Salmson s'est imposé tout d'abord avec 20 minutes d'avance sur le second Morgan (Astonville). — Seagrave gagnant du grand Prix des Voiturettes avait effectué les 450 kilomètres du parcours en 4 h. 8 m. 45 secondes — avec une vitesse moyenne de 108 kilomètres.

Benoist sur cyclecars Salmson gagnait le grand Prix de sa catégorie en 4 h. 26 m. 47 secondes à une moyenne de 99 kilomètres à l'heure, et dans la catégorie cyclecars 750 cmc la victoire revenait à Sénéchal sur cyclecar Sénéchal.

2^e La Coupe Georges Boillot, qui était la principale épreuve, fut courue dimanche, le 2 septembre, clôturant le meeting.

Le départ fut donné à 23 voitures, par groupes de deux, de minute en minute.

Garnier et Boyriven sur Hispano-Suiza partirent en tête. Boyriven terminait le premier tour à 118 à l'heure. Mais retardé par une crevaisson au second tour, il laissait Garnier prendre la première place que celui-ci conserva jusqu'à la fin, se classant premier du classement général, avec un temps de 3 h. 55 m. 48 secondes pour les 450 kilomètres du circuit, à la moyenne de 114 kilomètres, ce qui bat les records des années précédentes. — Boyriven sur Hispano Suiza prenait la seconde place de sa catégorie.

Dans les 3 litres, Morillon sur voiture Peugeot se classait premier.



Départ des Hispano-Suiza (Amortisseur Hartford). — Le N° 1, Garnier 1^{er} du Classement général (114 kil. heure moyenne) Le N° 2, Boyriven 2^e du Classement général. (Recordman du tour du circuit avec 120 kil. à l'heure, de moyenne.